

Article 11 : « Je crois à la résurrection de la chair »

CEC 1005-1014

2. Mourir dans le Christ Jésus

1. Introduction au thème de la mort

Rien de plus "naturel" que de mourir quand on est fait de matière et d'une matière infiniment complexe. A vrai dire, on n'a jamais montré pourquoi la force mystérieuse qui fait la cohésion et l'unité du vivant devait nécessairement perdre son pouvoir, ni d'où vient que les éléments dont il est composé doivent nécessairement finir par se désagréger et revenir chacun à sa nature propre, pour entrer indéfiniment dans de nouvelles combinaisons. Pourquoi *devons-nous tous mourir et devenir comme des eaux répandues qu'on ne peut recueillir* ?¹. Il doit y avoir dans la nature même de la matière une instabilité essentielle, ce que les philosophes ont appelé sa potentialité, cette puissance permanente à devenir autre chose.

Bien que "naturelle", il y a pourtant quelque chose dans la nature qui la repousse. Ce qui existe tend à persévérer dans l'être. On a toujours vu, en tous cas, dans la puissance génératrice et dans l'instinct sexuel, la protestation même du vivant contre la mort, et déjà une certaine victoire sur elle. Il s'agit de sauvegarder l'espèce, puisque l'individu semble disparaître.

Au premier abord, l'attitude de notre société devant la mort paraît étonnamment contradictoire. D'une part, elle a fait de la mort un tabou : la mort est quelque chose de choquant qu'il faut autant que possible cacher et expulser du champ de la conscience. D'autre part, et tout à l'opposé, il y a un étalage de la mort qui correspond exactement à l'abolition des limites de la pudeur dans tous les autres domaines de la vie. Comment expliquer cette attitude ?

A y regarder de près, il faut sans doute parler d'une évolution en deux phases, largement imbriquées certes, mais nettement discernables. Le monde bourgeois cache la mort. Joseph Pieper a réuni sur ce thème des détails significatifs. Il rapporte que, dans un journal américain de bon ton, le mot *mort* ne doit pas être imprimé ; même les entreprises américaines de pompes funèbres cherchent par des artifices de langage à éviter le plus possible de mentionner la mort. Il en va de même chez nous, dans nos hôpitaux, où la plupart du temps on voile soigneusement la mort autant que faire se peut. Cette tendance à cacher la mort se trouve efficacement renforcée par la structure même de la société moderne. Les liens de famille y sont de plus en plus distendus par la logique de la production et par les spécialisations qu'elle développe. La famille, qui souvent ne se réunit plus que pour dormir, se disperse dans la journée; elle ne peut pas être le lieu sécurisant qui rassemble les êtres pour la naissance, la vie, la maladie et la mort. La maladie et la mort deviennent donc des problèmes techniques particuliers que l'on traite adéquatement dans les établissements prévus à cet effet. Ainsi ces phénomènes humains fondamentaux ne sont-ils pas marginalisés seulement sur le plan de la conscience, mais sur le plan des structures sociologiques. Ce ne sont plus des problèmes physico-métaphysiques à supporter et à surmonter dans le cadre d'une vie commune, mais des tâches techniques traitées techniquement par des techniciens.

De là suit que, si la structure externe de la société renforce seule d'abord le tabou dont la mort est l'objet, une autre évolution s'ajoute à ces processus et prend de plus en plus nettement le pas sur eux. Ce disant, je ne pense pas particulièrement au défi nihiliste dont parle également Pieper. C'est plutôt une attitude élitiste qui refuse de prendre part au jeu commun de la dissimulation et prétend affronter l'absurdité en la regardant droit en face. En revanche, une troisième attitude se répand de plus en plus, que Pieper encore a caractérisée en disant qu'elle

¹ 2 Sm 14, 14.

futilise la mort de façon matérialiste. A la télévision, la mort se présente comme un spectacle ; elle devient l'excitant pimenté qu'on oppose à l'ennui de la vie quotidienne. Naturellement, cette objectivation de la mort ne diffère pas, somme toute, du tabou bourgeois de la mort dont nous avons parlé : il faut ôter à la mort le caractère de lieu d'émergence du métaphysique ; sa *futilisation* doit conjurer la question inquiétante qui en jaillit. Schleiermacher a parlé un jour de la naissance et de la mort comme de *trouées* à travers lesquelles l'homme jette les yeux sur l'infini. Or, précisément, cet infini met en question sa vie ordinaire; aussi cherche-t-il à le conjurer. C'est en banalisant la mort qu'on la refoule avec le plus d'efficacité. La mort doit devenir concrète, ordinaire, publique, au point de devenir étrangère à la métaphysique.

Tout cela a de graves conséquences dans les rapports de l'homme à lui-même et à la réalité tout ensemble. La litanie des saints exprime la conviction de la foi chrétienne face à la mort dans cette invocation : *A subitanea et improvisa morte, libera nos, Domine (D'une mort soudaine et imprévue, délivre-nous, Seigneur)*. Être emporté brusquement sans pouvoir se préparer, sans être prêt, y apparaît comme le danger dont on veut être protégé². L'homme voudrait parcourir la dernière étape en toute conscience; c'est lui qui veut mourir. S'il fallait de nos jours formuler une litanie pour les infidèles, elle dirait sans aucun doute tout au contraire : *Accorde-nous, Seigneur, une mort soudaine et imprévue*. La mort doit frapper d'un coup, sans laisser le temps ni de réfléchir ni de souffrir. Cela prouve d'abord qu'on n'a pas parfaitement réussi à éliminer la crainte métaphysique ; on aimerait bien en venir à bout en produisant la mort même, supprimant ainsi complètement le problème de la vie humaine en tant qu'il excède la technique. L'importance visiblement accordée au problème de l'euthanasie se fonde sur le besoin d'éviter la mort en tant qu'événement personnel, et de la remplacer par la mort technique qu'on n'a plus soi-même à vivre. Il faut fermer la porte à la métaphysique avant qu'elle ne se manifeste.

Éliminer cette crainte de la mort coûte cher : déshumaniser la mort a pour nécessaire conséquence de déshumaniser la vie. Quand on rabaisse la maladie et la mort au niveau d'une manipulation technique, on le fait aussi pour l'homme. Lorsqu'il devient trop dangereux d'assumer humainement la mort, la vie humaine aussi devient trop dangereuse. Fait notable, dans l'aspiration actuelle vers un retour à l'humain se rencontrent des conceptions antagonistes. L'homme s'oppose avec autant de détermination à une conception positiviste et technocratique du monde qu'au désir nostalgique d'une nature inviolée qui reconnaît dans l'esprit le vrai perturbateur de paix et accuse de plus en plus souvent l'homme d'être un animal de malheur. La conception de la vie se décide en même temps que celle de la mort : la mort devient ainsi la clé de la question : qu'est-ce vraiment que l'être humain ? Nous constatons actuellement un durcissement de la vie humaine étroitement lié à l'élimination du problème de la mort. Refoulement comme banalisation ne peuvent finalement résoudre le problème qu'en supprimant, à la limite, l'homme lui-même³.

On a perdu ainsi le sens de la mort comme fin du pèlerinage terrestre et commencement de l'éternité. Comme le dit si bien l'hymne médiéval : *Media vitae in morte sumus*, déjà en cette vie, nous nous trouvons immergés dans la mort. Le moment de la mort est surtout le moment dans le quel tout ce qui semblait temporel et caduc, tout ce que nous avons fait pendant notre séjour ici-bas devient éternel, définitif permanent. *Les seules grandes civilisations sont celles qui réconcilient la vie avec la mort. Il faut que l'idée de la mort retourne au coeur de la vie* (Octave Paz).

² Je vous invite à lire sur ce thème : NICOLAS, M.-J., *Théologie de la résurrection*, Paris 1982, p. 35-40.

³ RATZINGER, J., *La mort et l'au-delà*, Paris 1994, 77-80.

2. Différentes visions de la mort prises des religions et de la philosophie antique⁴

(a) Les religions païennes antiques

Une caractéristique commune de tous les peuples plus ou moins civilisés est la vénération des défunts, très perceptibles dans les rites funéraires et dans le respect dont ils sont souvent l'objet⁵. Parfois même ils sont invoqués après la mort. Il est possible que ces rites et pratiques religieuses liées aux morts soient, en grande partie, le fruit de la peur humaine de perdre la vie, du désir naturel de l'immortalité, et aussi de l'imagination de l'homme. Pour les peuples antiques, la solidarité avec les morts était très perceptible. Le mort peut revendiquer ses droits à travers les songes, les visions : il n'est pas disparu de la sphère des vivants. Il existe donc une solidarité très réelle entre les morts et les vivants. Au fond, cette place des défunts (leurs activités et leurs besoins) est probablement le point clef pour déterminer le contenu et la logique de la vie éthique de l'homme antique. Le résultat est souvent d'ailleurs une éthique de communion : il faut faire du bien aux autres, à tous les autres : aux morts, aux dieux, aux hommes sur la terre.

Plus profondément, l'engagement des vivants à soigner leurs morts apparaît comme le signe de leur désir d'immortalité.

(b) L'âme immortelle des religions mystériques

Les religions primitives sont efficaces au niveau intuitif pour les personnes de culture moyenne. Toutefois, elles ne soutenaient pas le défi de l'homme en quête de rationalité. Les nouvelles visions anthropologiques et eschatologiques présentes dans les religions mystériques - en particulier dans le pythagorisme - enseignent que l'identité centrale et réelle de l'homme est une substance naturellement spirituelle et immortelle, étrangère à la matière et donc au changement, appelée *psychè*. De l'âme jaillit l'activité intellectuelle, volitive et religieuse de l'homme. Selon cette conception, l'homme n'a pas besoin de rejoindre l'immortalité : il est nativement immortel.

Du coup, la conception éthique qui dérive ces religions est beaucoup plus individualiste. Sur la terre, l'homme doit déjà tendre à une vie immortelle en s'unissant aux réalités immortelles : la vérité, le bien, la justice, et aussi en cherchant la compagnie des dieux. Selon cette conception, la mort n'est plus tellement importante, puisque l'homme ne meurt plus, mais seulement son corps. Pour le philosophe, il y a au fond, une continuité entre cette vie présente et la vie dans l'au-delà.

(c) Spiritualisme et réincarnation : la doctrine de l'Église

Relativement souvent, cette doctrine spiritualiste est liée à celle plus spécifique de la métempsychose, mieux connue sous le nom de réincarnation⁶. Cette conception - qui renaît relativement souvent dans l'histoire des religions - considère que l'homme, identifié

⁴ Je vous invite à lire, le discours de JEAN-PAUL II, le 27 février 1999, à l'académie Pontificale pour la Vie. Ce discours est une réflexion sur *l'aide aux personnes gravement malades et aux mourants*; cf. DC 2201 (1999) 308-310. Dans une première partie, le Pape analyse les raisons pour lesquelles la société occulte la mort.

⁵ Pour l'anthropologue Yves Coppens, une des phases décisives de l'évolution de l'humanité, il y a environ 100 000 ans, "voit naître le souci d'inhumer certains morts. Les cadavres sont disposés dans des fosses aux parois frottées à l'ocre. Ils sont accompagnés d'objets usuels ou de grande qualité, de fleurs, de quartiers de viande... Autant de signes d'une spiritualité grandissante", Entretien avec Y. Coppens, in *Science et Vie*, "La grotte de la Combe d'Arc", Hors -série spécial "La visite guidée de la grotte Chauvet", p. 9.

⁶ À ce sujet, je vous renvoie à la conférence que j'avais donnée à Paris. Je m'inspirais en particulier de deux articles tirées de la DC 2005 (1990), de Mgr. de W. KASPER : *Réincarnation et christianisme* (pp. 453-455) et de Mgr. C. SCHÖNBORN : *La réponse chrétienne au défi de la réincarnation* (pp 456-458).

essentiellement à son âme, a la capacité d'informer (ou vivre successivement dans) plusieurs corps divers, aussi bien humain, qu'animal, que celui des plantes. Une telle transmigration se vérifie - même plusieurs fois pour une seule âme, comme dans la religion indoue - afin d'accomplir une purification en vue d'obtenir une totale libération de la matière et du corps. En réalité, cette conception est totalement distincte de la conception chrétienne de la résurrection des morts. En effet,

- La vie humaine est unique et ne peut se réitérer : *le cours unique de notre existence terrestre*⁷.

- La résurrection selon la foi chrétienne se réalisera à la fin des temps, et qu'elle n'est pas quelque chose d'automatique : elle dépend du pouvoir re-créateur du Père qui agit par le Christ et dans l'Esprit.

- Parce que la finalité de la résurrection est précisément la réunification de l'âme et du corps, alors que la finalité de la réincarnation est la purification parfaite de l'âme qui se trouve séparée et libérée de la matière.

- La croyance en la réincarnation exclut nécessairement celle d'une possibilité de l'enfer.

(d) La mort totale du matérialisme épicurien

Le stoïcisme matérialiste et radical d'Epicure nie toute signification métaphysique et éthique de la mort. *La mort n'est rien pour nous*, affirme Epicure (341-270 av. JC), *car quand nous existons, la mort n'existe pas encore; et quand la mort arrive, nous n'existons plus*⁸. Il y a une scission parfaite au moment de la mort: la mort coïncide avec l'extinction et la complète disparition de la vie humaine. Il découle de cette conception de la vie et de la mort, une vision éthique de l'homme qui se caractérise par un hédonisme à tout crin : il faut par conséquent jouir de la vie présente, avec une seule motivation : celle de profiter pleinement de ce que nous offre la vie.

(e) La banalisation de la mort dans la philosophie rationaliste

Elle se caractérise par le fait de refuser toute intervention salvifique qui puisse venir de l'extérieur. Cela conduit inévitablement à nier la signification de la mort dans une vie; elle est complètement dissociée de la vie des hommes. C'est le fruit le plus pur du dualisme.

(f) Récupération de la valeur éthique de la mort chez Platon

Pour Platon et, avec lui, Socrate, l'homme est une âme immortelle, et la vraie vie commence seulement après la mort. Toutefois, selon ces deux auteurs, la vie après la mort est en étroite dépendance avec la vie que l'homme a vécue sur terre. Ils insistent en particulier sur l'importance de sa collaboration à la vie sociale, à la cité (*polis*), en promouvant l'acquisition des vertus sociales pour le plus grand nombre de personnes. La doctrine religieuse et eschatologique de Platon est lié étroitement à son système d'éthique sociale et aussi à sa doctrine politique. La mort de Socrate, par exemple, fut comprise comme un témoignage de la valeur de la vraie religion et de l'éducation vertueuse des jeunes.

En bref, l'apport de Platon fut la redécouverte du lien entre la brièveté de cette vie et l'existence permanente après la mort, et donc de la solidarité existant entre les vivants et les

⁷ Cf. LG 48 § 4; il y a là une volonté explicite des Pères conciliaires à rejeter la croyance en la réincarnation (Cf. AS III/8, p. 143). Dans le même sens lire CEC 1013. Je vous renvoie aussi à ma conférence sur : *La réincarnation et/ou la résurrection*. Vous y trouverez une bibliographie.

⁸ Citée par DIOGENES LAERTIUS, *Vitae Phil.*, 10, 125. Très prégnante de nos jours, cette vision de la mort se retrouve aujourd'hui par exemple, chez le philosophe André Comte-Sponville.

défunts. La mort devenait ainsi le jugement de l'agir éthique de l'homme. On retrouve cela chez Pascal lorsqu'il écrit : *Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité précédente et suivante le petit espace que je remplis et même que je vois abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraye et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici ou plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ?*⁹.

3) La mort dans la philosophie récente: perte du sens de la dépendance de Dieu

(a) Le collectivisme hégélien-marxiste

Avec les philosophies idéalistes du siècle dernier, on perd de nouveau la valeur et la force de la mort comme point décisif dans la vie de l'individu. On sécularise la vision chrétienne de la Parousie : toute l'humanité est insérée dans un processus de croissance et de progrès naturel et nécessaire (physique, biologique, morale, technique, culturel, artistique...). A l'intérieur de ce processus - par exemple dans la doctrine de Hegel - les individus ne sont pas importants : seuls certains grands personnages ont réussi à assumer un rôle déterminant au cours de l'histoire. L'homme individuel n'est plus vu comme une fin en soi, mais comme un moyen pour obtenir une fin plus noble : le paradis sur terre. Pour Marx, par exemple, l'individu, comme tel, est l'unique cause possible de l'aliénation. Aussi, l'élimination de l'individu peut être un devoir s'il devient un obstacle pour la réalisation de la conscience collective. Dans cette optique, la mort apparaît comme le terme et la disparition de l'individu au profit de la collectivité. Les courants de pensée marxiste ont soupçonné la croyance en l'au-delà de conduire à se désintéresser des combats de ce monde et de favoriser ainsi les systèmes les plus injustes de l'exploitation. L'espérance d'un monde meilleur après la mort inciterait à la résignation devant la force et l'injustice. *La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre part, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans coeur, comme est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple (...) La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole*¹⁰.

Pour arriver au paradis terrestre, la mort de l'individu et même la suppression de certaines personnes, semblent être la voie royale, un moyen nécessaire et parfois même un devoir. On imagine les conséquences dramatiques qu'une telle conception peut entraîner dans l'histoire des hommes.

(b) La philosophie existentialiste

La revendication de la valeur absolue de l'individu commence au siècle dernier avec Kierkegaard. Sa philosophie est profondément religieuse. Il insiste sur la valeur inaliénable de la personne humaine et sur sa priorité par rapport aux structures collectives. L'homme est existentiellement seul devant Dieu. Bien évidemment, dans sa philosophie, il manque un sens affiné de la communauté, de l'histoire, de la solidarité entre les hommes.

Aussi, à cause de son individualisme exagéré (même exaspéré), l'existentialisme de ce siècle sera résolument athée. L'homme subsiste dans une solitude stérile avec lui-même. Dieu est mort (c'est-à-dire qu'il a disparu), la science demeure la seule connaissance dans laquelle

⁹ PASCAL, *Pensée*, 68.

¹⁰ MARX, K., *Critique de la philosophie du Droit de Hegel*, in *Marx et Engels, Études philosophiques*, Editions sociales, 1977, 25.

l'homme peut durablement mettre sa confiance. Aussi la mort apparaît comme la destruction totale de l'homme, elle la destruction finale cynique et définitive de toute réalité humaine, de tout projet et de toute espérance¹¹. Pour J.-P. Sartre, par exemple, la vie de l'homme est un voyage qui part du néant pour y retourner : *l'homme est une agitation entre deux néants*. Sa vie consciente est quelque chose de fragile et d'instable. D'où le résultat pour l'homme de vivre avec une *nausée* métaphysique. La vie est vécue authentiquement, quand elle est affrontée courageusement et froidement. Selon Heidegger, la pression exercée par la mort sur la vie présente est responsable de l'angoisse constante devant la vie que ressent tout homme. La mort devient ainsi non seulement le moment décisif de la vie mais aussi le mur sur lequel elle se jette sans savoir pourquoi.

Dans un récent document sur la pastorale des funérailles, les évêques français affirmaient : *La mort remet en cause les valeurs dominantes de notre société : efficacité, réussite, maîtrise croissante des connaissances du fonctionnement du monde, de la vie ou du psychisme, etc. Ces valeurs sont liées à l'importance grandissante de certaines dimensions de l'existence, comme la jeunesse, la liberté, l'intégrité corporelle, l'épanouissement personnel : toutes dimensions qui, loin d'être mauvaises en soi, sont effectivement en tension, sinon en opposition, avec la mort. Ce système de valeurs se traduit par les représentations que notre monde se fait de la mort et de l'au-delà. Pour nos contemporains, la mort se présente essentiellement sous deux visages :*

- *Si elle atteint des personnes âgées et si, en outre, elle est indolore et inconsciente, elle est considérées comme relativement "normale".*

- *Mais lorsqu'elle s'accompagne de souffrances, lorsque l'échéance en est connue et surtout lorsqu'elle atteint des jeunes, elle est considérées comme "anormale" et injuste, voire scandaleuse.*

On voit bien là l'influence des valeurs dominantes sur la façon dont nos contemporains considèrent la mort. En outre, lorsqu'elle est "anormale", la mort est vue comme une sorte d'échec, un accident qui, finalement, aurait dû pouvoir être évité. Et tou conspire pour qu'elle ne soit jamais (ou rarement) considérée comme un événement qui peut éventuellement être "vécu", assumé par une personne et son environnement¹².

4. La doctrine sur la mort dans le concile Vatican II

On peut se reporter au texte de la Constitution *Gaudium et Spes* intitulé : *Le mystère de la mort*¹³.

C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet. L'homme n'est pas seulement tourmenté par la souffrance et la déchéance progressive de son corps, mais plus encore, par la peur d'une destruction définitive. Et c'est par une inspiration juste de son coeur qu'il rejette et refuse cette ruine totale et ce définitif échec de sa personne. Le germe d'éternité qu'il porte en lui, irréductible à la seule matière, s'insurge contre la mort. Toutes les tentatives de la technique, si utiles qu'elles soient, sont impuissantes à calmer son anxiété: car le prolongement de la vie que la biologie procure ne peut satisfaire ce désir d'une vie ultérieure, invinciblement ancré dans son coeur.

Mais si toute imagination ici défaille, l'Église, instruite par la Révélation divine, affirme que Dieu a créé l'homme en vue d'une fin bienheureuse, au-delà des misères du temps présent. De plus, la foi chrétienne enseigne que cette mort corporelle, à laquelle l'homme aurait été soustrait s'il n'avait pas péché, sera un jour vaincue, lorsque le salut, perdu par la faute de

¹¹ Cf. JOLIVET, R., *Le problème de la mort chez Heidegger et J.-P. Sartre*, Abbaye Saint Wandrille 1950.

¹² DOCUMENTS ÉPISCOPAT, *Points de repère pour la pastorale des funérailles*, n° 13-14, septembre 1997, introduction.

¹³ GS 18.

l'homme, lui sera rendu par son tout-puissant et miséricordieux Sauveur. Car Dieu a appelé et appelle l'homme à adhérer à lui de tout son être, dans la communion éternelle d'une vie divine inaltérable. Cette victoire, le Christ l'a acquise en ressuscitant, libérant l'homme de la mort par sa propre mort. A partir des titres sérieux qu'elle offre à l'examen de tout homme, la foi est ainsi en mesure de répondre à son interrogation angoissée sur son propre avenir. Elle nous offre en même temps la possibilité d'une communion dans le Christ avec nos frères bien-aimés qui sont déjà morts, en nous donnant l'espérance qu'ils ont trouvé près de Dieu la véritable vie.

5. La mort comme peine du péché

(a) La mort comme mal physique - destruction et isolement - de l'homme

L'Église n'a jamais considéré la mort comme quelque chose de bon en elle-même. En soi, la mort détruit la vie. On ne redira jamais assez que *Dieu n'a pas fait la mort, Il ne se réjouit pas de la perte des vivants (...) c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde*¹⁴. La séparation de l'âme et du corps au moment de la mort n'est pas une chose naturelle. Pour saint Thomas, la survivance de l'âme après la mort, et plus encore de son individualité et de son activité intellectuelle et volontaire, sont difficilement explicables¹⁵. La mort, pour lui, n'a ni cause formelle, ni cause finale, ni cause efficiente, mais plutôt une cause *déficiente*. En effet, saint Thomas insiste pour dire que l'âme après la mort *ne doit pas être dénommée une personne*¹⁶.

Si en un sens, la mort corporelle est naturelle, cependant l'homme, qui se sait mortel, éprouve devant elle une certaine inquiétude et pressent qu'il n'est pas fait pour une destruction définitive. *Le germe d'éternité qu'il porte en lui, irréductible à la seule matière, s'insurge contre la mort*¹⁷. En conséquence, on comprend que l'homme ait peur de mourir. Jésus-Christ lui-même, qui a aimé la vie plus que tous les autres hommes¹⁸, a connu l'angoisse à Gethsémani¹⁹.

(b) La mort comme peine du péché

La mort est donc vraiment expérimentée par l'homme comme une peine, une punition, un mal imposé qui s'accompagnent souvent de grandes angoisses. Et c'est ainsi que l'a comprise la théologie catholique en affirmant : *la mort est entrée dans le monde par le péché*²⁰ ; si, *en un sens, la mort corporelle est naturelle, pour la foi, elle est le salaire du péché (Rm 6, 23)*²¹. Nous retrouvons ce thème dans un texte d'interprétation difficile de saint Paul : *Voilà pourquoi, de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, du fait que tous ont péché*²². Et plus loin, *le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle*²³.

¹⁴ Sg 1, 13 ; 2, 24.

¹⁵ Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, I, 72, 2, conclusion et *Contra Gentes*, II, chap. 80.

¹⁶ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, I, 29, 1, ad. 5.

¹⁷ GS, 18, § 1.

¹⁸ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, III, 46, 5-6.

¹⁹ Pour une étude plus approfondie de l'évolution de la pensée biblique sur la mort, voir RATZINGER, J., *La mort et l'au-delà*, 1994, 88 sq.

²⁰ CONCILE DE TRENTE, *Décret sur le péché originel*, DS 1512; GS, 18, § 2; CEC

²¹ CEC1006 ; lire aussi le n° 1008.

²² Rm 5, 12.

²³ Rm 6, 23 ; voir encore Jc 1, 15.

La mort est une rupture ; elle est la séparation intrinsèque de l'homme d'avec lui-même, d'avec les autres, et donc la séparation de l'homme comme individu et comme membre de la société des hommes ici-bas.

Du coup, il apparaît comme naturel que le chrétien souffre de la mort des personnes qu'il aime. *Jésus se mit à pleurer pour son ami Lazare, qui était mort*²⁴. *Nous aussi nous pouvons et devons pleurer nos amis qui sont morts*²⁵. Mais en tenant compte des mots de saint Paul dans la première lettre aux Thessaloniens²⁶, nous ne pouvons pas nous comporter comme des gens qui n'ont aucune espérance ...

*La foi chrétienne - et elle n'est pas la seule - affirme la persistance, au-delà de la mort du principe spirituel de l'homme (...). Elle affirme aussi un lien mystérieux entre la mort et le désordre moral, le péché*²⁷.

6. La mort du Christ et la mort dans le Christ

La mort en tant que telle ne peut pas être identifiée au péché. Il y a entre ces deux réalités un lien profond mais non essentiel. A la question : *'Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?'* Jésus répondit : *'Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que soient manifestées les œuvres de Dieu*²⁸. La doctrine de l'Église insiste surtout sur le fait du salut qui nous a été acquis par la mort et la résurrection du Christ. Il triomphe de la mort, en assumant volontairement notre condition de pécheur et en mourant sur la croix : *Dieu en envoyant son propre fils avec une chair semblable à celle du péché et en vue du péché, a condamné le péché dans la chair*²⁹. Le " Tout saint " ne s'est pas identifié au péché, n'est pas devenu un pécheur parmi les autres, mais il a pris sur lui les conséquences du péché. L'importance de l'assomption de la mort de la part du Christ ne provient donc pas d'une soi-disant bonté intrinsèque de la mort. La mort n'a pas en soi une valeur positive. C'est Jésus qui lui donne une valeur (1) en acceptant de devenir solidaire de tout homme mortel³⁰ ; (2) parce qu'en mourant, il a obéi parfaitement à son Père³¹ et montre ainsi son Amour pour tout homme pécheur ; (3) parce qu'il triomphe définitivement sur la mort par sa résurrection, prémice et cause exemplaire de la résurrection de tous les hommes.

(a) L'amour et la fidélité du Christ dans sa Passion

La mort du Christ sur la Croix semble apparemment une mort honteuse³². Jésus a fait de sa mort un acte éminent de charité. Car en renonçant à sa propre vie, il renonçait à ce qu'il avait de plus précieux³³ et a démontré *ipso facto* l'amour le plus élevé³⁴. Il est à souligner que déjà dans l'Ancien Testament, l'acceptation de la mort était la manière la plus importante pour

²⁴ Jn 11, 35.

²⁵ COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *Quelques questions actuelles concernant l'eschatologie*, n° 6.1 ; in DC 2069 (1993), col. 318 sq.

²⁶ 1 Th 4, 13.

²⁷ JEAN-PAUL II, *Discours à l'Académie pontificale des sciences "la détermination du moment de la mort"*, 14 décembre 1989, in DC 1990, col. 285. Le pape donne de la mort la définition suivante : "Elle se produit lorsque le principe spirituel qui assure l'unité de l'individu ne peut plus exercer ses fonctions sur et dans l'organisme, dont les éléments, laissés à eux-mêmes, se dissocient" (285).

²⁸ Jn 9, 2-3.

²⁹ Rm 8, 3 ; cf. 2 Co 5, 21.

³⁰ Cf. Hb 2, 15.

³¹ Cf. Mc 14, 36.

³² Cf. Is 53, 2-5 ; cf. Ps 22, 6-8.

³³ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, III, 46, 6, conclusion et ad. 4.

³⁴ Cf. Jn 15, 13.

témoigner devant les autres la foi en Dieu, l'amour de Dieu, parce qu'elle manifeste clairement le pouvoir de Dieu de ressusciter les morts³⁵.

(b) La parfaite acceptation de la mort dans le Christ et ses préfigurations

Abraham avait accepté de sacrifier son fils Isaac³⁶, le fils de la promesse, parce qu'il avait la foi en Dieu. Pour lui, c'était la fin de sa postérité, et donc de son immortalité, puisque l'homme sans postérité était comme dépouillé de tout. Et pourquoi est-il allé jusque là ? parce que, comme l'explique la lettre aux Hébreux, *il pensait que Dieu était capable de faire ressusciter les morts*³⁷. Mais le sacrifice de Jésus va beaucoup plus loin, puisqu'il accepte de mourir lui-même : *il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix*³⁸. Et de cette fidélité et de cette obéissance provient toute la force salutaire de Dieu dans la Résurrection : *C'est pourquoi, Dieu l'a exalté et lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom*³⁹.

(c) La mort comme "peine" du péché

Maintenant, nous pouvons aborder à nouveau le thème que nous avons juste effleuré tout à l'heure : dans quel sens la mort peut-elle être considérée comme une *peine du péché* ? Jean-Paul II, dans sa catéchèse du mercredi ouvre de belles perspectives. Il affirme : *Toute l'existence de l'homme sur la terre est sujette à la peur de la mort, laquelle, selon la Révélation, est clairement liée au péché originel. Le péché lui-même est synonyme de mort spirituelle, parce que, par le péché, l'homme a perdu la grâce sanctifiante, source de la vie surnaturelle. La mort du corps est le signe et la conséquence du péché, de sorte que, depuis lors, tous les hommes en font l'expérience. L'homme a été créé par Dieu pour l'immortalité ; la mort, qui apparaît comme un saut tragique dans le noir, constitue la conséquence du péché, comme par une logique immanente, mais surtout par châtiment infligé par Dieu. tel est l'enseignement de la Révélation et telle est la foi de l'Église : sans le péché, la fin de l'épreuve terrestre n'aurait pas été aussi dramatique*⁴⁰.

(d) La perte de la peur dans la vie chrétienne

Le chrétien sait bien que la mort est un mal, qu'elle n'a pas été voulu originellement par Dieu. Mais croit aussi que, comme le dit la lettre aux Hébreux : *Puisque les enfants avaient en commun le sang et la chair, lui, aussi, y participa pareillement afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire la diable, et d'affranchir tous ceux qui, leur vie entière, étaient tenus en esclavage par la crainte de la mort*⁴¹ Ainsi, la perte de la peur de la mort n'est pas pour le chrétien le fruit d'une auto-suggestion d'ordre psychologique, mais le fruit de la rédemption, de l'infusion de la grâce et

³⁵ Voir par exemple : 2 Ma 7.

³⁶ Cf. Gn 22, 1-19.

³⁷ Hb 11, 19 ; voir aussi Ac 2, 22-27.

³⁸ Ph 2, 8.

³⁹ Ph 2, 9.

⁴⁰ JEAN-PAUL II, *L'état de l'homme tombé*, Audience du 8 octobre 1986, n° 5, in DC 1928 (1986), col. 1031. Dans son Audience du 3 septembre 1986, sur *Le péché et l'état de justice originelle*, le Pape déclare : *L'état de l'homme avant le péché apparaît comme une condition de perfection originelle, exprimée en quelque sorte par l'image du " paradis " que nous offre la Genèse. Si nous nous demandons quelle fut la source de cette perfection, la réponse est qu'elle se trouvait dans l'amitié avec Dieu moyennant la grâce sanctifiante, et ces autres dons appelés, en langage théologique, " préternaturels ", qui furent perdus par le péché. Grâce à ces dons divins, l'homme, qui se trouvait uni dans l'amitié et l'harmonie à son Principe, possédait et gardait en lui-même l'équilibre intérieur, et n'était pas angoissé par la perspective de la décadence et de la mort (...) par cette possession de soi et cet équilibre se réalisait " l'intégrité " de l'existence (integritas). DC 1926 (1986) col. 899.*

⁴¹ Hb 2, 14-15.

de la charité, de la filiation divine, des dons du Saint-Esprit : elle provient de la participation déjà ici-bas, dans la foi et l'espérance, de la vie éternelle. C'est l'amour de Dieu répandu dans le coeur de l'homme qui chasse toute crainte⁴².

(e) La mort du chrétien comme *mort dans le Seigneur* (Ap 14, 13)

Vivant à jamais, le Christ ne meurt plus, *Il a détruit la mort*⁴³. Depuis le Christ qui a pris sur lui la mort humaine en devenant " chair " comme nous, l'acte de mourir est devenu une voie d'union à Dieu par la communion à la mort du Christ⁴⁴. En effet, pour saint Paul, la mort dans le Christ devient elle-même un gain⁴⁵. Elle n'a pas peut-être la même valeur que celle du Christ⁴⁶, mais elle doit devenir une mort semblable à celle du Christ.

Pour aller plus loin :

- RATZINGER, J., *La mort et l'au-delà*, Fayard.

⁴² Cf. 1 Jn 4, 18.

⁴³ 2 Tm 1, 10.

⁴⁴ CTI, *Quelques questions actuelles concernant l'eschatologie*, n° 6.1 ; in DC 2069(1993), col. 318 sq.

⁴⁵ Cf. Ph 1, 21 et Rm 6, 3 et 5 ; 2 Co 4, 10.

⁴⁶ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, III, 15, 1.